

Le Jardin de Tigridies ou le Journal d'un Livre

Autor(en): **Dietschy, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **72 (1969)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Jardin de Tigridies ou le Journal d'un Livre ¹

par Marcel Dietschy

Lorsqu'en 1952 à Paris je commençais mes recherches sur Claude Debussy, je ne me doutais pas que deux ans plus tard je serais amené à m'intéresser activement à André Suarès aussi et que mes travaux s'engageraient de pair en hommage à un grand musicien fasciné par la littérature et à un grand écrivain fasciné par la musique. Sachant l'admiration qu'ils se portaient mutuellement, je me devais de déterminer leurs relations, en essayant de retrouver les documents qui précisent l'opinion qu'ils avaient l'un de l'autre. Je les adorais tous deux depuis l'âge de 18 ans, et ce n'est pas sans émotion que j'écrivis à Mme Suarès pour lui demander la permission d'aller la voir. Elle me répondit avec empressement.

Et donc, certain jour de juin 1954, je me présente dans la cour du 11 de la rue de la Cerisaie, entre la Bastille et la Bibliothèque de l'Arsenal, le bel hôtel du Prince Eugène, vainqueur de Malplaquet. La concierge me désigne l'escalier de gauche au fond de la cour. Je sonne au premier étage. Mme Suarès m'accueille: 70 ans, petite, fluette, toute noire dans des oripeaux d'un autre temps. Des yeux de lavande, perçants, mouillés: deux béryls dans une boule de cristal. Corridor envahi de livres. Le cabinet de Suarès: très grande pièce, un monde incroyable de papiers manuscrits et imprimés, de liasses de lettres enrubannées, de malles, de dessins, de bustes.

— Vous n'êtes pas le premier à venir me voir!

— ... ?

— Cinq autres sont avant vous successivement venus ici. Je les ai chacun laissés lire et noter tout ce qu'ils voulaient. Ils revenaient pendant plusieurs mois. Et un beau jour, ils disparaissaient, sans que j'aie jamais su pourquoi, ni s'ils avaient publié quelque chose.

— Ce n'est pas ...

— Oh! vous ferez la même chose: vous travaillerez, vous prendrez des notes, vous serez séduit. Puis le découragement viendra ...

¹ La tigridie est une variété d'iris aux belles fleurs écarlates, frottées de jaune et de violet.

— Mais . . .

— Si, si, je suis sans aucune illusion, vous savez.

Elle était souriante et un peu triste. Mais elle m'avait piqué au vif: je suis revenu pendant cinq ans.

Que j'aime ces années-là! Plus belles que je ne saurais dire. Je vivais dans le commerce de ce grand défunt et dans son noyau même. Dans ce vieux hôtel, les bruits de la ville m'arrivaient en sourdine, comme pour me rappeler avec douceur l'admirable et cruel dévorement de la vie, et c'était un jardin secret, qui éclatait en fusées de tigrïdies.

Années dures aussi, bellement dures. A la longue, la lassitude m'engourdisait et je luttais contre le découragement tant redouté: ces montagnes de papiers à lire, de pattes de mouche à déchiffrer, ces milliers de lettres à tirer de leur enveloppe et à classer. Pourquoi? Pour qui? J'allais à la gribouillette. Et surtout, j'étais dans le noir: il n'y avait rien sur Suarès, pas un livre, une seule étude de quelque envergure, point de notes biographiques sur quoi faire fond, il fallait tout trouver, tout identifier, tout construire, tout reconstituer, tout assembler. Mme Suarès aimait mes visites: elle avait besoin de parler, d'être moins seule. Et d'espoir. Et d'affection: j'en ai eu pour elle, profonde et filiale, et elle adorait ma femme. Elle vivait dans une âpre solitude morale et dans une gêne matérielle voisine du dénuement, avec un couple et trois enfants, le mari, sorte de stylite, dormant le jour et travaillant la nuit sur les manuscrits de Suarès. Pour vivre, elle devait vendre des éditions rares de Suarès et d'autres: un libraire au moins l'a grugée.

Je lui avais dit en arrivant que je préparais un livre sur Debussy. Espérant un livre sur Suarès, elle avait accusé le coup. Bientôt, voyant ces trésors suarésiens inemployés et cette femme abandonnée avec son héritage en friche, j'ai mis un semblant d'ordre dans quelques papiers et correspondances. Après deux ans, elle m'a proposé de rédiger avec elle une biographie de son mari. J'ai respectueusement décliné cet honneur: je voulais être libre, dire tout ce que je pense, et à ma façon, ne pas devoir cacher les ombres de Suarès, si j'en trouvais. Elle l'a compris: huguenote, elle n'aurait pas toléré la moindre tricherie. Elle savait au demeurant que le passif de Suarès était maigre. Mieux: digne d'éloges. Plus tard, ma documentation s'étoffant, et assuré qu'elle pourrait être la base d'un ouvrage complet, j'ai demandé à Mme Suarès l'autorisation d'écrire enfin la première biographie de Suarès. Elle m'a serré dans ses bras en pleurant. Elle n'y croyait pourtant pas tout à fait, et je lui ai alors promis que mon

ouvrage serait publié. J'étais aussi naïf qu'imprudent. Si je connaissais bien Paris, je ne savais encore rien du monde des lettres parisiennes: je n'étais qu'un trousse-pet. En 1960, tout à mon «Debussy», qui devait paraître pour le centenaire, en 1962, j'avais cessé mes visites à Mme Suarès. Avant de regagner la Suisse, en 1961, je suis allé lui faire mes adieux: elle avait baissé, ne sachant à peu près plus qui j'étais. Peut-être a-t-elle cru que je l'avais abandonnée aussi. Son déclin s'est toujours plus accentué: je ne devais la revoir qu'une fois, en 1963.

Que j'aime ces années-là! Dans ce vieux hôtel, les bruits de la ville m'arrivaient en sourdine, comme pour me rappeler avec douceur l'admirable et cruel dévorement de la vie, et c'était un jardin secret, qui éclatait en fusées de tigridies.

Dans l'été de 1962, le «Debussy» publié, j'ai commencé à ordonner mes notes, puis à rédiger «Le Cas André Suarès», mais sans jamais discontinuer mes recherches: pour la première biographie, il s'agissait d'être complet. Je ne m'étais pas embarqué sans biscuit et je n'étais point désaguerri. Le 20 avril 1964, Monsieur X. Y. m'adresse une lettre supercoquentieuse pour me mettre en garde contre les indiscretions dont je pourrais me rendre coupable, Suarès, à son éminent avis, ne devant être présenté que dans un halo de majestueuse grandeur. De quoi je me mêle! Je réponds à ce suarésien frénétique qu'il sent le remugle et que son indiscretion à lui me fait mourir de rire. En 1964, j'ai remanié mon texte une première fois. Alors seulement je me suis mis à proposer mon manuscrit aux éditeurs parisiens: successivement Albin Michel, Emile-Paul, Plon, Denoël, Desclée de Brouwer, Pauvert, le Seuil. Tous refusent, sans même vouloir le lire.

Le 20 octobre 1964, coup de théâtre: un amateur de Genève, Olivier Hartmann, au courant de mes travaux, m'apprend qu'il est en possession du journal de Suarès, de 1894 à 1903, et qu'il serait heureux de me rencontrer. Quoi? Un suarésien inconnu? Et qui a un document pareil, dont personne ne soupçonne l'existence? J'en suis à la fois ravi et inquiet: il va falloir peut-être réviser plusieurs choses. Je lui réponds le jour même, lui proposant de me téléphoner. J'attends avec enthousiasme et impatience. Rien ne vient. Si: ma lettre en retour, ouverte par la poste. C'était une mystification de mon ami André Imer: facétie de poète. Il ne pensait pas que je galoperais à ce rythme. Nous rions comme des fous.

J'écris à Paulhan et Arland, de la NRF, amis de Suarès: ils acceptent de lire mon travail. Le 12 janvier 1965, Arland m'annonce qu'il le soumet et le recommande chaleureusement à Gallimard. La

réponse tarde: les comités de lecture vous liquident ces choses en un mois, six semaines au plus. Ici, trois mois: je prends espoir. Ah! oui? Eh bien! voici la douche, la réponse du 13 avril: «Malgré l'estime que nous avons pour votre livre, nous avons *estimé* sage de nous incliner devant l'avis de notre service commercial, qui *estime* qu'un tel livre ne peut avoir qu'une audience très limitée» (bien sûr que c'est moi qui souligne!). Trois mois pour me répondre ça, Gallimard, éditeur de Suarès, le plus grand éditeur de Paris! Qu'à cela ne tienne! Sortons donc du beau jardin de tigridies. Je réponds à Gallimard en protestant avec hauteur et aigreur, lui représentant qu'il a failli à son devoir: c'est aussi inutile que ridicule, mais ça me fait du bien. Je questionne Arland sur ce qui s'est passé en réalité, lui demande une préface, la jugeant désormais nécessaire. Mais Arland se dérobe: il ne peut pas avoir l'air de désavouer Gallimard, et je le comprends. Plus tard, ce n'est pas dans la NRF qu'il pourra rendre hommage à Suarès, mais dans «Le Monde». Sans tarder, j'écris aux Presses universitaires de France: elles refusent. Je sollicite Grasset et Corti: ils acceptent tous les deux de lire mon manuscrit. Crotte! je n'en ai qu'un: à qui l'envoyer d'abord? Je choisis Corti. Bien visé! Corti me répond que je lui ai révélé Suarès: il est décidé à être «celui qui a ressuscité Suarès». Victoire! Hé! tout doux, tout doux: il faut une petite fortune pour éditer ce gros manuscrit, et il ne l'a pas. Il me demande pourtant si j'accepterais une subvention du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Comment donc! Mais j'en accepterais une du Vatican! Il commence alors sur-le-champ ses démarches. J'ai comme un pressentiment: je réussis à constituer une deuxième copie de mon manuscrit et je l'envoie à Grasset, autre éditeur de Suarès. Peine perdue, il refuse très vite: il était simplement curieux. L'affaire prenant bonne tournure avec Corti, pour avoir plus d'atouts, je demande une préface à Montherlant: il vient de m'écrire qu'il n'a jamais cessé d'admirer Suarès. Je sollicite de lui simplement quelques lignes, en manière de caution, lui représentant qu'il est au-dessus des honneurs et que celui que nous admirons a grandement besoin d'un grand ami, disposé à aider à son exhumation. Le 4 août 1965, réponse de Montherlant: «Je viens, il y a quinze jours, de commencer un roman, et je ne peux en être détourné par quoi que ce soit». Il se débîne. Soit. Il faut donc voir ailleurs, et immédiatement. Je demande la préface à Jean Cassou, autre ami et admirateur de Suarès. Chic! il accepte le 1er octobre: «j'y tiens absolument», me précise-t-il. Je lui envoie le manuscrit, le déliant de sa promesse jusqu'à la fin de sa lecture, mais il me confirme son accord. Cette fois-ci, tout est en place et en bonne voie: il ne manque que la subvention du CNRS. Elle tarde.

C'est long: il n'y a que deux sessions par an, il faut attendre celle de mai 1966.

Le 30 novembre 1965, lettre suffocante d'un certain X. X., de Genève. Il a lu dans une revue éphémère, éditée par des jeunes, un article de ma plume sur Suarès, que j'ai à dessein hérissé de violences et de bousculances. La présentation de l'article annonce la prochaine publication de mon livre, préfacé par Jean Cassou. Or ce zoïle me prend rageusement à partie et m'avise qu'il écrit à Cassou pour le mettre en garde contre moi. Joli monsieur, vous voyez! Je lui renvoie sa pauvre lettre en lui disant que je préfère m'en séparer, pour n'être pas tenté de la lire à mes amis et de les amuser à ses dépens. Cassou me signale cette démarche incongrue et semble ne pas y attacher plus d'importance qu'à un petit bout de crayon. Curieuse variété des opinions humaines: un peu plus tard, la fille d'Antoine Bourdelle prend la peine de me féliciter pour ce même petit article...

Depuis 1964, mon manuscrit a été remanié x fois, notamment l'avant-propos, mais j'en ai toujours conservé l'original, craignant qu'il ne se perde et ne voulant le confier qu'à l'éditeur définitif. Mes premiers échecs m'ont inspiré quelques piques à l'adresse du Tout-Paris, des hommes de lettres, des professeurs et de la Sorbonne, et même quelques violences (je me purgeais!), et je ne les ai pas fait disparaître de la copie confiée à Corti et soumise au CNRS. Je vais en être durement châtié.

Le 6 juin 1966, le CNRS, où siègent de nombreux professeurs en Sorbonne, me répond qu'il diffère son avis sur mon livre. Il me secoue les puces en me prescrivant sévèrement de supprimer quelques outrances et surtout de rectifier la phrase où je disais que «Suarès a été proscrit par la Sorbonne». Ces observations peuvent se justifier, mais le ton me hérisse, me fait lever le derrière, comme un chat pris à rebrousse-poil. C'est littéralement me dire: nous payons, nous commandons, alignez-vous! Perdu d'orgueil, me croyant le premier moutardier du pape, je n'aime pas qu'on me «prescrive» ce que j'ai à écrire, et l'envie me démange furieusement d'envoyer promener ces professeurs. Heureusement, Corti m'arrête sans le vouloir: il a reçu une copie du rapport du CNRS et il m'adresse une lettre horriblement froissée, très belle, très digne, tout à fait inactuelle, où il me dit qu'il a connu dans sa longue vie d'éditeur les choses les plus extraordinaires, jamais cependant une expérience comme celle que je lui inflige: «J'ai tendu mon tablier et il m'a été répondu qu'il fallait d'abord avoir les mains propres». Et il m'annonce sans autres phrases qu'il se retire dès lors de l'affaire, déclarant courageusement vouloir en assumer seul toutes les responsabilités. Il dramatise tout de même un

peu, il me semble. Mais il ajoute pour me consoler que les portes du CNRS me restent ouvertes. Sa lettre est si navrée, si souffrante, que je n'ai pas une seconde l'idée d'insister, et je lui écris mon respect. Lui au moins est un Homme. Et moi je suis chocolat.

Il n'est naturellement plus question d'envoyer faire lanlaire le CNRS: heureux que je ne perde pas la tramontane! Il faut composer — Suarès l'exige — il faut se déhaler, mais avec dignité. Je n'ai aucune peine à lui expliquer que le manuscrit qu'il a en main est une copie qui voyage depuis deux ans, sur laquelle je n'ai pas pu apporter les modifications qui figurent sur l'original. Mais je lui marque aussi mon désarroi: Corti s'étant retiré, que faire? A qui s'adresser désormais pour éditer l'ouvrage? Faudra-t-il que je me tourne vers les Etats-Unis, que mon travail soit traduit en anglais et publié là-bas? Ne serait-ce pas scandaleux pour les lettres françaises? Le CNRS me conseille le 27 juin 1966 de solliciter les Presses universitaires de France, les Editions de Minuit, Nizet et... la Baconnière. Tout émerillonné, j'écris une deuxième fois aux PUF en leur annonçant cette fois-ci une subvention du CNRS: elles refusent de nouveau. Ce n'est donc pas pour elles une question de gros sous, comme pour Gallimard? Les Editions de Minuit demandent à lire le manuscrit et me le renvoient une semaine plus tard: ce n'est pas leur genre (personne n'en doutait, mais il fallait jouer le jeu). Quant à Nizet, très décontracté, il ne répond pas. Reste la Baconnière, qui a déjà édité mon «Debussy». J'ai l'air de la considérer comme le bouche-trou. Ce n'est pas cela du tout: je tenais à être assuré qu'aucun éditeur français ne ressusciterait Suarès. Je le suis désormais. Comme je le serai de la dérobade des écrivains français; comme je le serai de la conspiration du silence qu'on va voir. Mais la Baconnière, maison suisse, peut-elle recevoir une subvention du CNRS de Paris? Oui, étant aussi société française. Et la Baconnière accepte mon manuscrit, sous réserve de l'octroi de la subvention. En juillet 1966, tout paraît donc de nouveau bien emmanché: il manque la subvention (mais je sais par des relations qu'elle sera certainement accordée) et il manque la préface de Cassou. Je la lui rappelle: il ne répond pas. Nous avons le temps.

Le 18 juillet 1966, un étudiant américain vient me voir avec sa thèse de doctorat sur Suarès, dactylographiée. Il me la met entre les mains et je lui mets mon manuscrit entre les siennes. Nous feuilletons nos travaux d'un air faussement concentré, soucieux de discrétion, lui lisant d'ailleurs mal le français, et moi mal l'anglais. N'ayant pas l'intention de nous piller mutuellement, nous ne tirons aucun profit suarésien de ce contact.

Les mois passent. Je polis mon manuscrit. J'y ajoute sans cesse, mes recherches n'ayant jamais été interrompues: une université américaine vient de m'envoyer les microfilms de 500 lettres de Suarès. Il faut se décider sur le titre définitif du livre: j'en ai douze possibles, mais le choix est cruel. Je n'ose pas trancher tout seul: je prends l'extrême liberté d'interroger diverses personnalités, qui toutes ont la bienveillance d'accepter de me donner leur avis. Montherlant opte pour «La Tragédie d'André Suarès» et préfère «André Suarès, homme seul»; Marcel Arland choisit «Grandeur et Solitude d'André Suarès»; André Imer, toujours facétieux, m'en suggère aussi de plaisants: «André Suarès, le chatouilleux chatouillé», «André Suarès, le géant de la déroute» et «André Suarès, vierge et martyr». Finalement, aucune majorité ne se dessine sur l'un ou l'autre. Il me faut donc bien me prononcer moi-même: «Le Cas André Suarès».

Enfin, l'heureuse nouvelle me parvient le 20 février 1967: le CNRS accorde à mon travail une importante subvention, et cette fois-ci il veut bien me «suggérer», avec une exquise courtoisie, de modifier les passages incriminés, en espérant que je pourrai me déclarer d'accord. Comment donc! J'accepte avec empressement et gratitude. Désormais, il faut faire vite, car le livre doit sortir avant l'année Suarès: 1968. Et j'ai assez croqué le marmot. J'alerte la Baconnière. Je fais signe à Cassou pour la préface. Il ne répond pas. Je récris six semaines plus tard. Il ne répond toujours pas. Encore un qui se débine. On me représente qu'un Suarès n'a pas besoin de préfacier: mais je n'en suis pas si sûr, un grand nom d'aujourd'hui, accolé au nom d'un pestiféré d'hier, donnant l'éclat qui manque d'emblée à un livre édité ailleurs qu'à Paris (du moins aux yeux des critiques...). Mais enfin, du moment que tout le monde s'esquive, il faut bien y renoncer. Le 2 mai 1967, je signe mon contrat d'édition. Le 20 juillet, je reçois les premières épreuves. Alors, Marie Dormoy m'envoie une lettre très pressante: Cassou tient à écrire la préface. Je lui réponds qu'il est trop tard. Elle insiste aussitôt. Je fais le renchéri: pourquoi Cassou s'est-il tu si longtemps et prend-il désormais contact avec moi par personne interposée, après m'avoir écrit personnellement pendant trois ans? Elle insiste encore. Je vide le différend en lui disant que je n'aime déjà pas solliciter, mais pour la génuflexion, on peut aller se rhabiller. Marie Dormoy n'insiste plus¹.

L'iconographie du livre m'impose des démarches nombreuses et me réserve surprises et cocasseries. Mme X. R. ne veut pas me confier

¹ Plus tard, Jean Cassou m'apprendra qu'il s'est agi d'un malentendu. Voilà bien la chance de Suarès!

un portrait de sa mère avant d'avoir lu mon manuscrit d'un bout à l'autre: elle entend que ne se trouvent pas mêlés le bon grain et l'ivraie. C'est aimable! Je sais bien que toute mère est sacrée, mais vous ne me voyez tout de même pas envoyer mon manuscrit à 25 héritiers abusifs et solliciter leur imprimatur! J'insiste. Elle reste sur ses positions. Bon, eh bien! je me passerai de cette dame, non sans réserver une petite roserie à sa fille. Ce n'est pas élégant à l'égard d'une femme. Mais que voulez-vous: les hommes ont aussi leurs nerfs; et puis, dans ces moments-là, surtout quand Suarès est en jeu, il n'est plus question de baise-main. Elle regrette aujourd'hui sa désobligeante méfiance. Et je regrette ma roserie.

Le photographe H. Q. de Paris a pris un très beau portrait de Suarès, que je lui demande de me faire tenir. Il me l'adresse aussitôt, en me réclamant très raisonnablement 25 fr. de droits d'auteur et 5 fr. de frais d'épreuve. Je lui vire les 5 fr. en lui disant que les 25 lui seront envoyés par mon éditeur. Ah! mais c'est qu'il ne l'entend pas de cette oreille: croyant que je vais faire un trou à la lune, il m'écrit une lettre incendiaire, recommandée avec accusé de réception, en me menaçant de me déférer devant les tribunaux si je ne lui restitue pas le portrait dans les trois jours. Je lui retourne le portrait, je lui rembourse tous ses frais et je l'envoie sur les roses: plutôt renoncer à ce portrait que de le devoir à ce bilboquet.

A Paris, au cours d'un voyage, je vais voir Mme X. S. pour la prier d'identifier un personnage sur une photographie. Elle regarde le document et me répond qu'elle sait qui est le personnage, mais qu'elle refuse de me le nommer. Vous avouerez que ce n'est pas commun. Gêné, je la prie de me préciser au moins si c'est un parent, une personnalité connue ou un délinquant. Elle dit non, par trois fois. Elle ne figure pourtant pas sur l'image. Ni son mari. J'attends. Le silence se prolonge. J'articule un nom, pour voir. Elle ne réagit pas. J'ose alors lui demander pourquoi elle refuse. Elle me répond que ça l'ennuie de me répondre. Elle aurait dû dans ces conditions feindre d'ignorer, bon sang! Je n'ai plus qu'à m'en aller. Plus tard, j'ai su le nom du personnage, et devant ce mutisme incroyable, j'ai naturellement conclu qu'il avait dû jouer un rôle dans la vie de Mme X. S. Voilà comment naissent les ragots... ou éclate la vérité. C'est beau, les femmes sans malice. Et puis, dans le fond, pour ce que ça me touche! Mais tout de même, il m'est plutôt réconfortant de constater qu'il y a de par le monde d'autres biscornus que moi...

Le 13 août, Pierre Mazars me demande les «bonnes feuilles» de mon chapitre «Portraits», pour prépublication dans le «Figaro littéraire». J'hésite, car il y a là un portrait-charge inédit de François

Mauriac qui condamne d'avance tout le chapitre et même le livre, dans l'esprit des rédacteurs du Rond-Point. Faut-il le couper, le cacher à Mazars? Non, ce serait tricher. J'envoie le chapitre tel quel, et Mazars ne publiera ni ne me répondra jamais rien. Il aurait pu me renvoyer les «bonnes feuilles» et je les aurais proposées à un autre journal. Vous voyez ce qu'on gagne à être honnête avec ces gens-là! Le 9 décembre, enfin, les dernières formes me sont soumises. Or le 16, Monsieur Y. Z. m'adresse une lettre éplapourdissante: se rendant compte que mon livre va être publié incessamment, il se sent tout à coup affreusement gêné de tout ce qu'il m'a écrit, un peu à la venole, sur quelques contemporains de Suarès (il n'y était en effet pas allé de main morte, et non moins dans ses qualificatifs, les «salopes» succédant aux «chiens») et il craint que je n'en fasse état et ne le trahisse. Encore un qui déraile! Il m'accuse en outre d'être un ficelier et de l'avoir suborné en lui posant les plus insidieuses questions. Je ne jette pas le caleçon: je lui réponds tout simplement que sa lettre me consterne. Sans un mot de plus. Le livre publié, il m'écrira un billet charmant, plein de confusion et de regrets.

Le samedi 23 décembre, je fais mon service de presse à Boudry. La Baconnière est généreuse: 92 exemplaires sont expédiés, pour la plupart en France et en Suisse, et quelques-uns en Italie, Allemagne, Belgique, Hollande, Angleterre et aux Etats-Unis. J'y pense: il y en a aussi un pour André Malraux, qui donnera peut-être le nom d'André Suarès à une rue de Paris. Térébrante naïveté: après une rue à Claudel, Paris dédie encore un timbre-poste à Claudel. Soit.

Alors meurt ma chère Mme Suarès: le 1er janvier 1968, au seuil de cet An nouveau, qui est l'année Suarès et qui doit, qui devrait être le renouveau d'André Suarès. Elle s'en va dans les brumes de l'âge, sans savoir que ce livre qu'elle avait tant appelé de ses vœux vient de sortir à la vie, après 14 ans dans les limbes. Ma promesse est tenue: dans mon chagrin, j'en suis très heureux. Le 15 janvier, Montherlant me remercie pour l'exemplaire que je lui ai dédié. Hélas! il me prévient: «Je crains que le silence dont on a recouvert Suarès toute sa vie ne recouvre également votre livre». Sa prédiction se réalisera. Sa prédiction s'est réalisée. Je me pose alors avec angoisse la question: ne suis-je pas coupable? La préface de Cassou n'aurait-elle pas aidé puissamment à ressusciter Suarès? La presse ne se serait-elle pas sentie obligée de lever la censure? Mon misérable amour-propre n'a-t-il pas fait tort à celui que je voulais exhumer et honorer? Cette démarche, qu'il n'eût certes pas faite, étais-je justifié à ne pas la tenter, moi, pour servir la mémoire de celui qui m'avait occupé et enchanté si longtemps? Je ne saurais répondre, mais je sais que

durant toute l'année 1968, qui était celle des 100 ans de la naissance et des 20 ans de la mort de Suarès, tous les quotidiens, tous les hebdomadaires, toutes les revues de Paris se sont tus. Sauf un anticonformiste, qui a rendu compte du livre sur 30 lignes: «La Tribune des Nations»; et une citation dans la NRF de mai, gentillesse d'Arland. En ont parlé en province les «Dernières Nouvelles d'Alsace», un journal et une revue de Provence; en Belgique «Le Soir»; en Suisse romande: aucun des grands quotidiens, même ceux qui ont un supplément dit littéraire; mais un bel hommage de la Société jurassienne d'Emulation.

Et je me rends compte tout à coup que je suis d'un autre temps: il est donc bien vrai qu'aucune des valeurs d'hier n'a plus cours désormais, que presque plus personne n'est là pour les défendre et les revaloriser et que plus rien ne compte que la valeur vénale des hommes, des arts et des choses. A ce formidable raz-de-marée de démission et d'abaissement seuls quelques-uns résistent, du haut de leur tour, au nom d'une aspiration incommunicable, qui est le sel de la terre.

Que j'aime davantage encore désormais ces années où je préparais ce livre! Plus belles que je ne saurais dire. Je vivais dans le commerce de ce grand esprit, qui fut un grand écrivain. Et tout autant un grand caractère, un noble cœur, un beau protestataire et donc un grand vaincu. Et ce vieux hôtel du Marais, où les bruits de la ville m'arrivaient en sourdine, comme pour me rappeler avec douceur l'admirable et cruel dévorement de la vie, était un jardin secret, qui éclatait en fusées de tigridies.

Je suis sorti du beau jardin pour en montrer l'accès. Et personne n'est venu. J'y suis rentré et je n'en sortirai plus.